

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Pour non-liseurs

François Hébert et Laurent Mailhot

Volume 39, numéro 5 (233), octobre 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60710ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Hébert, F. & Mailhot, L. (1997). Pour non-liseurs. *Liberté*, 39(5), 176–178.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1997

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Pour non-liseurs

FRANÇOIS HÉBERT
LAURENT MAILHOT

Dion décodé

Je relis tous les jours les deux phrases de Stéphane Dion qui résument le mieux son insondable pensée :

On tient trop souvent pour preuve du mauvais fonctionnement de notre fédération l'existence d'un fort mouvement indépendantiste. Je crois au contraire que la fédération servira encore mieux les Québécois quand ils auront résolument écarté la tentation sécessionniste.

Voyez-vous la différence entre les deux phrases ? Elle est très, très subtile... Je vais vous expliquer... C'est que les contraires apparents s'annulent dans l'approfondissement de la progression manichéenne du renouvellement du fédéralisme évolutif sur les cendres des râles du mautadit Québécois chiâleux pour rien...

F. H.

Un panorama dans le brouillard

Le *Panorama de la littérature québécoise contemporaine*, depuis 1968, par une trentaine de collaborateurs sous la direction de Réginald Hamel (Guérin, 1997, 822 pages) est encombré et un peu vide, mal équilibré, sans aucun axe, sauf une vague « québécoïté » et le « nouveau lit » audio-

visuel où on fait coucher la littérature. La conclusion est plus « fin-de-siècle » (l'autre, le XIX^e) que postmoderne.

On y trouve des sections intéressantes – sur la critique, la philosophie, le théâtre... – noyées dans une masse de produits médiatiques: radio, télévision, cinéma, périodiques divers, bandes dessinées, chanson, édition et « avenir du livre ». Le chapitre sur les essais est un fourre-tout étrangement subdivisé – francophonie, Néo-Québécois, lois linguistiques et démographie, historiographie et sciences sociales – où brille par son absence l'essai proprement dit, pourtant répertorié dans la bibliographie générale (p. 780-782). Rien sur l'autobiographie et la littérature intime. Exactement trente-trois pages (p. 352-385) sur le roman, coincé entre le fantastique et la science-fiction, les littératures jeunesse et policière.

Des titres comme *Liberté*, *Nuit blanche* ou *Spirale*, des noms aussi importants que Noël Audet, Jacques Brault, Roland Giguère, Jean Larose, Fernand Ouellette, François Ricard ou Pierre Vadeboncœur sont tout juste mentionnés. Jacques Ferron et Gabrielle Roy à peine davantage, et ni *La Conférence inachevée* ni *La Détresse et l'enchantement*. Blais, Ducharme, Godbout et Poulin sont évoqués, non étudiés ni vraiment présentés. Aucun n'est cité aussi longuement que *Petit Homme Tornade* (p. 368-369), les éditoriaux de *Mainmise*, *Stratégie*, *Possibles*, *La NBJ*, *Le Temps fou*, *La Vie en rose* et *Virtualités* (une page chacun), des discours de recteurs (p. 595-597) et du maire Drapeau (p. 599). Pour ce qui est des photos, le Château Frontenac et la tour de Radio-Canada font match nul, et Michel Têtu (p. 8) l'emporte de justesse sur les entreprises Guérin (p. 7). On croirait lire *La Presse* du samedi de – et avec – Roger D. Landry!

L. M.

Vous trouvez pas?

Il y a beaucoup de gens qui trichent avec les mots, qui les prostituent. On développe un sixième sens, on les repère assez vite. Sans même chercher, je tombe sur un encart racoleur dans un journal, payé par l'Université du Québec pour amener les candidats à son Institut national de la recherche scientifique, encart qu'une boutade de Picasso (non identifiée) chapeaute: *Je ne cherche pas, je trouve*. La science s'en sert ici pour donner l'impression qu'elle mène à quelque chose (et sans effort, sans cheminement même), alors qu'on sait que c'est l'inverse, qu'elle n'est qu'efforts et impasses, je trouve.

D'ailleurs, Picasso mentait peut-être, voulait sans doute dire le contraire de ce qu'il disait.

F. H.

